



ALICE CLAYTON

Par l'auteure de
WALLBANGER

Espiègle

J'AI
LU

INÉDIT

Espiègle

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Wallbanger
Semi-poche

Lovemaker
Semi-poche

Sexygamer
Semi-poche

Sensual Player
Semi-poche

Lovelyseducer
Numérique

Explosive
Semi-poche

ALICE
CLAYTON

Espiègle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*



Titre original
THE REDHEAD REVEALED

Éditeur original
Gallery Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York

© Alice Clayton, 2010

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*À ma sœur,
qui ne m'a jamais conseillé
de « baisser le ton »,
d'y « aller mollo »
ou de me « calmer ».
Je t'en suis infiniment reconnaissante.*

Remerciements

À ma nouvelle famille d'édition chez Simon & Schuster : merci d'avoir misé sur une fille un peu folle et de l'avoir laissée jouer dans la cour des grands. Merci tout particulièrement à mon éditrice Micki Nuding, pour m'avoir aidée à me fier à ma voix.

À ma famille Omnific : merci pour vos encouragements et votre soutien permanent. Et surtout à ma chère amie et éditrice Jessica, qui m'a poussée et mise au défi de toutes les manières adéquates. À mes parents, qui ont toujours été extraordinaires. Et à mes très chères amies, que j'ai prises comme modèles pour le personnage de Holly. Merci d'être restées déjantées avec moi. Et, enfin, à toutes les Foldingues là-dehors... *cucul la praline* !

1

Ramenant douillettement mon écharpe orange autour de mon cou, je la nouai à nouveau pour qu'elle remonte jusque sous mon menton. L'air était frais ce matin et les premières feuilles tombaient autour de moi, soufflées par des bourrasques. Abritée du vent, je contemplai la scène que j'avais sous les yeux : des maisons en grès brun, du béton, des taxis jaunes. Un traiteur faisant de la pub à la fois pour du pastrami et des falafels.

Tout en sirotant mon café, je m'émerveillai de ma vie et de l'endroit où elle m'avait conduite. J'adorais New York.

Les dernières semaines avaient été incroyables – et difficiles. On était en octobre à présent, et l'automne s'était officiellement abattu sur Manhattan. L'air devenait piquant, il y avait déjà des citrouilles sous les porches, et je m'éclatais comme jamais. J'étais follement heureuse.

Sauf que mon Brit me manquait vraiment...

Revenons un peu en arrière.

À mon arrivée à New York, j'avais immédiatement débuté les répétitions d'une comédie musicale

dans un petit studio de West Side. En rencontrant le reste de la troupe, je m'étais avisée à quel point elle était unique et spéciale, et à quel point j'étais reconnaissante d'en faire partie. La musique était magique, et le rôle de Mabel que Michael avait créé – entre en scène, Grace Sheridan ! – était exaltant à explorer. Une jeune femme dans la trentaine, ex-reine de beauté, aux prises avec une crise précoce de la quarantaine alors qu'elle lutte pour se définir après un mariage raté. La pièce était pleine d'esprit, irrévérencieuse, et géniale. Nous ne la répétions en atelier que depuis quelques semaines, mais les investisseurs discutaient déjà de l'éventualité de la produire.

J'étais peut-être sur le point de figurer dans ma toute première comédie musicale off-Broadway ! Nous étions une petite troupe, avec une distribution de moins de dix personnes, et nous étions devenus extrêmement proches. Quand un tout nouveau spectacle se monte, tout le monde habite des personnages auxquels on n'a encore jamais donné vie. Et cela occasionne beaucoup d'introspection et d'analyse.

J'apprenais, je travaillais, je mûrissais... J'étais accro à tout ça.

Je passais mes journées en répétition et mes nuits à explorer les rues de Manhattan. J'étais complètement sous le charme de cette ville. Y ayant passé un peu de temps pour affaires au fil des années, je pensais la connaître plutôt bien. Non, m'dame. C'était totalement différent de vivre à New York. Et même si j'ignorais combien de temps j'y resterais, j'étais déterminée à en profiter au maximum.

Dès mon arrivée, j'avais entrepris de faire de mes joggings quotidiens des visites autoguidées. J'avais couru dans le Village – est et ouest –, NoHo, SoHo, le quartier de Bowery, et avais pris mes habitudes dans Central Park. Je faisais ainsi de nouveau, et plus précisément, connaissance avec ma nouvelle ville, tout en maintenant mes fessiers au top pour le spectacle.

J'allais dans musées, boutiques et parcs, et assistais à un spectacle au moins deux fois par semaine. J'éprouvais toujours, en me rendant au théâtre, la même émotion que quand mes amies, chez moi, m'avaient emmenée voir *Rent* tant d'années plus tôt : émue à en avoir les larmes aux yeux, le cœur battant, les paumes moites. Mais là, quand je voyais les comédiens sur scène et que j'entendais la musique et les applaudissements, je me sentais emplie de fierté. J'étais de retour dans la communauté que, au plus profond de mon cœur, je n'avais jamais réellement quittée.

En outre, Michael O'Connell – le scénariste créateur du spectacle, et le copain qui m'avait brisé le cœur à la fac – et moi passions beaucoup de temps ensemble. Après ne plus nous être parlé pendant tant d'années – résultat d'une inopportune nuit sans lendemain et du petit jeu de « je ne peux plus être pote avec une fille avec laquelle j'ai couché » auquel il s'était livré de tout cœur – nous recommencions lentement mais sûrement à nous connaître. Il était toujours délicieusement drôle et grâce à lui, ma transition à New York se déroulait sans accroc.

Quand le reste de la troupe avait appris que nous étions allés à la fac ensemble, cela les avait captivés.

Nous passions tous au moins une ou deux fois par semaine la soirée autour de cocktails dans divers bars du quartier des théâtres, à nous raconter nos quatre cents coups. Michael et moi n'évoquâmes jamais notre nuit ensemble. En parler au sein d'un groupe était à l'évidence impensable, mais nous n'en parlâmes jamais en privé non plus – nous ne nous y risquâmes même pas. J'appréciais simplement de retrouver un bon copain qui était par ailleurs un vachement bon guide.

En plus de mes visites autoguidées, je bénéficiais de ses suggestions et j'expérimentais donc la ville comme une initiée. Passer du temps avec Michael me rendait plus facile d'être loin de chez moi, et il m'aidait incontestablement à me focaliser sur le spectacle et le rôle que j'y jouais.

Et Jack Hamilton, le Brit qui me manquait tant ? Eh bien, de ce côté-là, c'était un peu plus compliqué...

Nous nous parlions au téléphone au moins une fois par jour, souvent plus. Nous échangeons des tonnes de SMS, habituellement teintés de suffisamment d'obscénités pour nous faire rougir si nous les lisions en compagnie d'autrui.

Il avait tenté plusieurs fois de venir me rendre visite, mais entre les apparitions sur MTV, les innombrables interviews et les rencontres pour le film sur le point de sortir dont il jouait le premier rôle, rien n'avait pu aboutir. J'avais également essayé une ou deux fois de retourner à L.A., mais mon planning de répétition était si chargé qu'il n'y avait aucun moyen pour moi de m'absenter. Nous comprenions tous deux ces exigences de nos

carrières, mais ça n'en rendait pas les choses plus faciles pour autant.

D'ordinaire, les relations longue distance fonctionnent mieux – pour peu qu'elles fonctionnent tout court – quand le couple est ensemble depuis bien plus longtemps que nous. Nous étions passés d'une brève mais intense période de sexe, câlins et amour à zéro contact en face à face, et cela s'avérait plus dur que nous ne l'avions cru.

Mais nous faisons en sorte de pimenter au mieux les choses. Sexe au téléphone, sexe en ligne, photos osées via iPhones : chaud, très chaud ! Si on me piquait un jour mon portable... Oh, Seigneur ! Ses fans imploreraient carrément !

Les nuits étaient les plus pénibles. Ne pas avoir mon Doux Dingue au lit à côté de moi, en train de réchauffer ma peau de son souffle tiède entre deux baisers et ses mains sur mes seins alors que nous nous blottissions sous la couette, me manquait vraiment. C'était ce qui me manquait le plus et j'avais du mal à dormir, bien que je sois généralement épuisée après une journée de répétition.

Je m'étais fait quelques nouveaux amis et instantanément liée avec Leslie, qui jouait mon ennemie jurée dans le spectacle. Son personnage était tout ce que j'étais autrefois : jeune, jolie, jeune, talentueuse, jeune, et une vraie garce. Leslie était aussi hilarante dans la vraie vie, et quand nous nous étions aperçues que nous étions toutes deux accrocs aux rumeurs people, nous avons eu une raison de plus de nous rapprocher. Ça me tuait de ne pas lui avouer qui était Jack, mais je savais qu'il était préférable que lui et moi gardions notre

relation secrète. Tout ce que savait la troupe, c'était que je fréquentais un acteur qui résidait à L.A. Seul Michael connaissait la vérité. Et il demeurait étrangement silencieux à ce propos.

Mais quelque chose se tramait du côté de mon Brit.

Il sortait – beaucoup. Ce qui n'était pas un problème car franchement, à vingt-quatre ans, c'est ce qu'on fait. Il participait à des scènes ouvertes et ça me rendait malade de ne pas pouvoir l'écouter. L'entendre jouer me manquait vraiment, et tout spécialement la bande-son action qu'il composait chaque matin pendant que je me préparais. Avec le décalage horaire de trois heures, je lui parlais habituellement la nuit, avant d'aller me coucher et avant qu'il sorte. J'étais aussi en contact occasionnel avec Rebecca, sa costar dans le film à venir *Time*, lequel garantissait leur future célébrité. Nous nous envoyions des SMS de temps en temps et elle m'avait informée que, quoiqu'elle demeurât constamment en Patrouille Poufiasses, la masse populaire féminine commençait incontestablement à convoiter ardemment notre cher Jack Hamilton.

Jack incarnait Joshua, un scientifique voyageant dans le temps dont les escapades cinématographiques étaient fondées sur une série de nouvelles érotiques à succès. Les fans de la série avaient opéré un transfert affectif sur lui, et elles devenaient plutôt... hum... *excitables*. Toutes les femmes en rafaolaient, ce que je comprenais parfaitement. Une compréhension renforcée par le fait qu'il partageait mon lit.

Hé hé, tu couches avec lui.

Oui, oui, en effet.

Les fans, il en gérait tout le temps, et d'après ce qu'il me disait, elles étaient généralement polies et aimables, mais être constamment observé commençait à lui peser. Une nuit, il appela tard, vraiment tard. Ou vraiment tôt, devrais-je dire. Il était un peu plus de quatre heures du matin. Heure de la côte Est.

— Allô ? croassai-je.

— Allô toi-même, murmura-t-il d'une voix rauque.

Je roulai de côté pour consulter le réveil.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'alarmai-je, m'asseyant.

— Rien. Ne puis-je donc appeler ma petite amie au milieu de la nuit que si quelque chose ne va pas ? répliqua-t-il d'un ton un peu âpre.

— Non, bien sûr que non, mais il est vachement tôt ici, Jack. Tu es sûr qu'il n'y a pas de problème ? insistai-je en me rallongeant.

— Un problème, non. Un truc bizarre, assurément, répondit-il, sa voix toujours un peu étrange.

— Qu'est-ce qui s'est passé, chéri ? demandai-je, réprimant un bâillement.

— Une nana m'a mis une main aux fesses ce soir ! Et ensuite une autre... Bon sang, Grace ! Es-tu sûre de vouloir entendre ça ?

— Hmmm, le suis-je ? Allez, dis-moi : tu ne lui en as pas mis une en retour, n'est-ce pas ? m'esclaffai-je, lui indiquant que ça ne me dérangeait pas et qu'il pouvait s'exprimer sans que je porte de jugement.

— Je sortais de ce club et me dirigeais vers ma voiture, et il y avait des photographes, évidemment, marmonna-t-il.

C'était un fait relativement nouveau. Les paparazis prenaient de plus en plus de clichés de lui, et il n'était pas rare que je le trouve sur E ! ou TMZ au moins une fois par semaine. C'était bizarre de voir son petit copain dans *Entertainment Tonight*, mais c'était comme ça.

— OK, donc il y avait des photographes. As-tu gardé la visière de ta casquette baissée ? m'enquies-je, m'efforçant de le faire rire.

C'était devenu une routine pour lui de porter cette fichue casquette tous les jours désormais, et si les objectifs le prenaient sur le fait, je le tarabustais sans pitié.

— Ha-ha. Oui, je la portais. Bref, je me dirigeais vers la voiture, et cette fille est sortie de nulle part et a essayé de... Eh bien, de...

— T'a-t-elle embrassé ?

— Elle a essayé, oui. Mais elle n'a pas réussi. Grace, je te jure que je ne l'ai pas embrassée, déclara-t-il fermement.

— Hé, aucun problème, George (son surnom intime). Je sais à quel point les fans peuvent être entreprenantes. Tu aurais dû me voir la première fois que j'ai cru apercevoir les New Kids on the Block, au lycée ! Mes copines et moi avons suivi leur bus à travers la moitié de la ville avant de nous apercevoir que nous pourchassions en fait un groupe de retraités en route pour Branson ! m'esclaffai-je.

Nous étions éplorées quand, nous garant derrière le bus à un arrêt routier Flying J, nous les avons vus débarquer leurs sets de jeu de palets !

— Vous avez suivi un bus ? Pourquoi les filles font-elles ça ? s'exclama-t-il, s'esclaffant avec moi.

Je le sentais décompresser. De manière générale, Jack n'aimait pas la foule, et quand trop de gens le regardaient, cela le mettait très mal à l'aise. Ce soir, il paraissait simplement avoir besoin d'entendre ma voix, et j'adorais pouvoir l'apaiser ainsi.

— Je l'expliquerais si je le pouvais, répondis-je. Tout ce que je sais, c'est que quand Holly et moi les avons vus sur scène au début de l'année, nous avons hurlé comme si nous avions de nouveau quatorze ans ! J'ai ressenti exactement la même chose que quand je les avais vus la première fois, comme si c'était hier. Je crois d'ailleurs que c'est la raison pour laquelle tu couvres à la fois le marché des ados et des cougars, pouffai-je. Tu nous rappelles l'époque où nous étions assez jeunes pour que tout le monde trouve normal que nous hurlions comme des cinglées !

— Hmm, et les médias t'ont qualifiée, toi, de cougar, Grace. Ne m'utilises-tu que pour le sexe ? taquina-t-il d'une voix suave.

— Je ne suis pas encore tout à fait une cougar, mais évidemment que je ne t'utilise que pour le sexe, taquinai-je en retour.

— Je le savais ! commenta-t-il en riant.

Nous demeurâmes silencieux un moment, puis il soupira.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, m'enfouissant davantage sous la couette.

— Tu me manques, c'est tout. Être dans ton lit me manque, avoua-t-il d'une voix basse dont je perçus le désespoir.

Je l'éprouvais aussi. Ce n'était pas uniquement l'aspect charnel de notre relation, mais aussi les simples

contacts que nous prenions pour acquis quand nous nous voyions tout le temps. Je me languissais qu'il me lave les cheveux presque autant que des intenses orgasmes qu'il m'avait procurés quotidiennement.

— À moi aussi, chéri. La manière dont tu me tiens me manque, surtout quand tes mains atterrissent là où elles atterrissent toujours, gloussai-je.

— Tu veux dire, sur tes superbes nichons ? murmura-t-il.

Il me taquinait, mais je pouvais sentir son désir pointer. Il reflétait le mien, qu'il pouvait toujours faire affleurer à la surface en un rien de temps.

— Mmm, oui, s'il te plaît. J'aime que tu saches toujours comment me caresser, exhalai-je dans une plainte au téléphone, ma main libre commençant à se faufiler sous le drap.

— Vraiment, tu aimes ça ? insista-t-il, son accent de plus en plus profond et épais.

— Oh, Seigneur, oui. Tes mains sont parfaites. J'adore tout particulièrement tes doigts. Ils sont si forts, murmurai-je, calant le téléphone entre épaule et oreille.

— Où aimes-tu que je te caresse, Grace ?

Sa respiration était plus rapide, à présent. Je devinais sans peine où se trouvaient ses propres mains.

— J'adore quand tu me déshabilles lentement, et qu'ensuite tu effleures mes mamelons du bout des doigts, gémis-je.

Je l'entendis grogner en guise de réponse.

— Et ensuite, quand tu me caresses avec ta langue, en passant d'un sein à l'autre... Mmm, ça c'est toujours merveilleux, ajoutai-je, ma propre respiration s'accélérait.

Mes mains plongèrent dans ma culotte pour sentir à quel point j'étais déjà excitée rien qu'à imaginer les siennes sur moi.

— Grace, où est ta main, là ? demanda-t-il, son accent sexy au-delà de toute mesure.

— Où voudrais-tu qu'elle soit, chéri ? repartis-je espièglement.

— Mmm, si j'étais là, je ferais courir mes doigts dans les plis chauds et humides de ta...

Et il lâcha dans un gémissement le mot qui me rendait folle. Un mot qu'il laissa littéralement goûter de sa langue.

— C'est exactement là qu'est ma main, et alors que je me caresse, je m'imagine toutes les choses coquines que tu fais pour me faire crier, susurrai-je.

— Merde alors, Grace, tu me fais tellement bander, murmura-t-il.

Et je pus l'entendre commencer à perdre le contrôle. La pensée de ses mains élégantes et puissantes autour de son sexe alors que nous parlions cochon fut presque plus que je ne pus supporter.

— J'adore te faire bander. J'adore te voir bander pour moi, juste pour moi, Jack... gémis-je, mes doigts s'agitant frénétiquement sur mon sexe alors que j'imaginai sa tête enfouie entre mes cuisses.

— Rien ne me fait davantage bander que de te voir jouir, ma chérie... de te faire jouir avec mes lèvres et ma langue. Rien n'a meilleur goût que toi.

— Oh, Seigneur, Jack, je mouille tellement. Si tu étais là... Oooooohhh, tu me baises si bien, haletai-je, me contorsionnant sur le lit alors que mon orgasme commençait à enfler, puissant et complet.

— Grace, parfois je pense à toi toute la journée – à ton goût, à ton visage quand tu perds tout contrôle... Bon sang, Grace, tu es si belle quand tu jouis...

Il exhala une plainte, tout juste capable de parler, et je sus qu'il n'était plus très loin de la jouissance lui-même.

Doux Jésus, il est doué pour ça aussi...

Il fallait que je nous délivre tous les deux.

— Mmm, j'adore quand tu jouis en moi, quand je peux t'entendre et te sentir à l'intérieur de moi... Quand... tu es... profondément en moi... Oh, Seigneur, Jack... C'est si bon !

Je perdis pied, enfonçant profondément mes doigts et m'imaginant que c'était lui qui plongeait en moi, et qu'il m'emplissait complètement.

Il grogna à mon écoute alors que je criais son nom, mes doigts et sa voix me propulsant vers la délivrance dont j'avais besoin. J'entendis sa respiration s'alourdir et ensuite il jouit, lui aussi. J'eus une vision de lui dans mon esprit : paupières fermées, sourcils froncés et la mâchoire crispée.

Seigneur, comme il me manquait !

Tremblante, je repoussai la couette. Excitée au plus haut point, je crevais de chaud et j'étais en sueur.

— Bon sang, Grace, tu es extraordinaire, murmura-t-il, le souffle toujours court.

— Oh, chéri, comme j'aimerais être auprès de toi. Je te gratterais la tête et te laisserais t'endormir sur moi, soupirai-je, sentant presque son poids sur mon corps.

— Me laisserais-tu aussi tenir tes nichons ? demanda-t-il avec un petit rire de gorge.

— Tu n’as même pas à demander, George. Mes nichons sont tes nichons, taquinai-je, mon cœur commençant à ralentir pour revenir à un rythme un peu plus normal.

— Fichtre oui qu’ils le sont ! Je vais te faire fabriquer une petite pancarte à porter avec écrit « Réservés » dessus, comme ça tout le monde le saura.

— Mmm, j’adore quand tu joues à l’homme des cavernes avec moi. Vas-tu me jeter par-dessus ton épaule pour me ramener dans ta grotte ?

— Ouaip, et ensuite, je te dévasterai avant de te forcer à me faire griller un T-Rex, s’esclaffa-t-il.

— Ça a l’air divin, Doux Dingue, tout simplement divin, rétorquai-je effrontément avant de bâiller.

— Merde, Grace. J’oublie qu’il est si tôt là-bas. Je te laisse te rendormir. Désolé de t’avoir appelée en plein milieu de la nuit.

— Te sens-tu mieux ?

— Eh bien, oui, en fait, avoua-t-il d’un ton penaud.

— Alors tu peux m’appeler n’importe quand. Je suis là pour ça – pour ça, et pour cet hallucinant sexe au téléphone.

Nous éclatâmes de rire.

— Tu me manques terriblement, Grace, reprit-il calmement.

— Je sais, George. Tu me manques aussi, répondis-je en souriant au combiné.

— OK, je te laisse te rendormir. Je t’aime.

— Moi aussi. Bonne nuit.

Je raccrochai le téléphone avec un soupir puis roulai sur le côté. À ce stade du programme, si

j'avais été avec mon Brit, des nichons seraient tenus, de doux petits riens prononcés, et un épisode ou deux des *Golden Girls* peut-être même visionnés.

Une vague de solitude me submergea mais je la repoussai aussitôt et tournai mes pensées vers la scène que je devais travailler le lendemain. Mabel rencontrait son ex-mari pour la première fois depuis le divorce, et ma séparation d'avec Jack m'aiderait à exprimer son sentiment d'isolement. Jack me manquait, mais c'était une émotion dont j'allais me servir.

Et ce fut ainsi. Les jours devinrent des semaines. Je répétais et sortais parfois avec mes nouveaux amis. Jack se rendait à des interviews et des séances photos, et sortait avec les siens. Nous parlions tout le temps, et continuions le sexe au téléphone. Il me posait beaucoup de questions sur le spectacle, et voulait tout savoir à propos de mes nouveaux copains, de la troupe et de la manière dont tournaient les choses. Je lui racontai tout, mais peut-être omis-je de préciser le temps exact que Michael et moi passions ensemble en dehors des répétitions.

Certains soirs, nous nous rencontrions pour travailler sur les scènes qu'il récrivait mais en général, nous nous retrouvions à mon appartement, à parler, évoquer nos souvenirs et rire plus que toute autre chose. Il disait que ça l'aidait dans son travail de réécriture de passer du temps avec moi, et j'en arrivais à découvrir de plus en plus de moi-même dans les nouvelles scènes. Il admit une fois qu'il m'avait prise pour modèle pour certains traits du personnage de Mabel, notamment dans ses toutes

premières années quand celle-ci, au collègue, s'amourachait toujours des mauvais types.

Un soir, nous restâmes tard après la répétition pour travailler sur la prochaine scène, et quand les gargouillements de mon estomac commencèrent à rivaliser avec les éclats de notre discussion plutôt animée, je suggérai que nous rentrions chez moi et commandions un dîner tardif. J'étais récemment passée de l'hôtel W à un petit appart sur Upper West Side. Il était propre, proche du studio de répétition, et déjà meublé – tout ce qu'il me fallait pour un foyer temporaire. Depuis mon emménagement, nous avons pris l'habitude de commander de la nourriture chinoise à emporter bien grasse, et un petit restau à l'angle de ma rue était devenu notre lieu de prédilection.

Secrètement, ça me mettait parfois un peu mal à l'aise. Après avoir eu raison de pas mal de surpoids quelques années plus tôt, je mettais un point d'honneur à manger sainement. Mais les nouilles... Bonté divine, ces nouilles ! Je m'en empiffrais à l'occasion, car je savais à présent que je pouvais me contrôler. Je me nourrissais vraiment bien la plupart du temps, m'entraînais comme une dingue, et j'étais vraiment fière de mon nouveau corps. C'était ainsi que je devais être. Néanmoins, quand les nouilles appelaient, je répondais. Il me fallait juste courir un kilomètre ou deux de plus pour les combattre. Ça valait le coup. Non, sérieux, c'étaient les meilleures nouilles à l'ail au monde !

Nous récupérâmes la commande puis nous installâmes à nos emplacements habituels : moi sur le sofa, et lui par terre à côté de moi. Il avait tendance

à manger comme un cochon, aussi lui avais-je enjoint soit de porter un bavoir, soit de s'asseoir par terre, où sa bouche était plus proche du bol de nouilles. Il avait choisi le parquet.

— C'était qui déjà, ce type avec qui tu sortais en deuxième année ? Celui qui avait une dent contre la pilosité ? demanda-t-il, pelletant ses nouilles comme si quelqu'un allait les lui piquer d'une seconde à l'autre.

— Euh, Jason, je crois ? Pouah, je n'ai plus pensé à lui depuis des années ! Il était bizarre – pas vraiment un de mes meilleurs moments ! Mais fantas-tique au pieu, je dois dire.

Je soupirai, songeant à quel point il m'avait rendue heureuse, mais uniquement à l'horizontale. Il épilait son torse, ses jambes, ses aisselles et même ses parties génitales. Et tout ça bien avant que quiconque ait entendu parler d'épilation masculine. Zéro poil et, tristement, zéro personnalité. Il était toutefois équipé de vingt-deux centimètres de hum... fantastique, ce qui tendait à compenser ses petites excentricités.

— Oui, je me souviens que tu as commencé à prendre des cours de yoga à peu près à ce moment-là... histoire de rester souple, je crois, précisa-t-il avec un clin d'œil espiègle.

Je le frappai sur la tête.

— Michael ! Ça alors ! J'arrive pas à croire que tu te souviennes de tout ça. C'était il y a déjà quoi... douze ans ?

M'esclaffant, je transperçai un brocoli puis le grignotai tout en songeant qu'il y avait vraiment longtemps de ça. Traîner avec Michael aujourd'hui

me donnait l'impression d'être de retour à mon ancien appart, à la fac. Il apportait sa lessive, et nous visionnions des films jusqu'à nous assoupir tous les deux sur le canapé.

— Je me souviens de tout, Grace, observa-t-il tranquillement.

— Vraiment ? Je parie que tu ne te rappelles pas la première fois où nous nous sommes rencontrés, défiai-je, le menaçant de mon trognon de brocoli.

— Je te parie le dernier pâté impérial que moi si et toi pas, contra-t-il, le visage grave.

— Pari tenu, gogo. Alors si ça ne t'ennuie pas, je vais préparer ma petite mixture wasabi/sauce soja pour qu'elle soit prête pour mon pâté impérial trophée !

Je tendis la main devant lui pour m'emparer du sachet de condiments.

Il l'attrapa.

— Si nous attendions un peu pour ça, puisque ce pari, je vais le gagner haut la main ? objecta-t-il, ramenant ma main à mon côté.

— Hmmp, soit. OK, notre première rencontre : première année, premier jour de cours. Au cours Comédie 1 du professeur Miller, niveau inférieur du théâtre, salle 301. Nous avons été mis ensemble pour un exercice. Je portais un short kaki, des Keds, et un tee-shirt Sigma Nu. Toi, une casquette de baseball noire, un tee-shirt Ministry¹, un jean et tes Vans. Je m'en souviens parce que j'ai d'abord pensé qu'il y avait écrit « Minister » et que je me suis dit : « Mince alors, ça craint ! Je ne peux quand même pas baiser avec un homme d'église ! »

1. Groupe de heavy metal américain. Jeu de mots avec le terme « minister » qui en anglais désigne un pasteur. (N.d.T.)

Je rougis, me rappelant que je m'étais vraiment sentie attirée par lui dès le début.

— Et toc ! conclus-je, lui tirant la langue puis lui soufflant un baiser.

Il sourit et je tendis de nouveau la main devant lui pour attraper mon pâté. Il me stoppa une fois encore, cependant.

— Ce n'est pas là que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, objecta-t-il, souriant de toutes ses dents.

— Quoi ? Bien sûr que si ! Je m'en souviens comme si c'était hier, O'Connell !

Je bataillai avec lui pour m'emparer du pâté impérial mais il persista à retenir mes mains, en riant à présent.

— La première fois que nous nous sommes rencontrés, c'était la semaine précédant le début des cours. J'étais au service des inscriptions, et toi devant moi dans la file d'attente. Je t'ai entendue dire à l'employée que tu voulais reporter ton cours de Comédie 1 à un autre horaire de manière à pouvoir suivre un cours d'astronomie. En quittant la file, tu as trébuché sur la corde et chuté.

Je me sentis devenir cramoisie à ce souvenir.

— Merde, c'est vrai ! Je suis carrément tombée à plat ventre, et un type m'a aidée à ramasser mes affaires. J'étais vraiment gênée parce que ma plaquette de pilules était tombée de mon sac, et il me l'a tendue avec un sourire en coin.

J'avais filé sans demander mon reste, persuadée que tout mon cursus de fac serait entaché par cet incident.

— Et tu as vu ça ? Quelle honte ! m'esclaffai-je.

— C'était moi le type qui t'a tendu tes pilules, bécasse ! Et ensuite, j'ai fait en sorte que l'employée m'inscrive dans ton cours, déclara-t-il, avec le même sourire en coin que je me souvenais avoir vu lors des inscriptions. Et tu ne portais pas un tee-shirt Sigma Nu, mais un SAE. Et ce n'était pas un short kaki, mais un jean découpé, conclut-il posément.

Nous nous dévisageâmes un instant.

— Prends ce fichu pâté, repris-je finalement. Tu as gagné haut la main.

Il sourit puis s'en empara, en avalant la moitié d'une bouchée. Après quoi il m'offrit le reste.

— Partageons. J'ai peine à croire que tu te souviennes du tee-shirt Ministry.

— Tu sais, Holly était dans ce cours elle aussi, mais nous n'avons fait connaissance que plus tard, quand nous avons tous décidé d'aller boire une bière. Je ne me rappelle pas ce qu'elle portait ce jour-là, observai-je d'un ton songeur, avant de mordre dans ma moitié de pâté.

— Moi non plus, Grace, concéda-t-il à voix basse, ses yeux sur moi.

Les miens s'y rivèrent.

Je mâchai mon pâté.

Il se gratta le nez.

En bas, le roquet de Mme Kobritz aboya.

Nos regards demeurèrent rivés l'un à l'autre.

Mon portable sonna. Et sonna. Et sonna.

Nos regards demeurèrent rivés l'un à l'autre.

Réponds à ton téléphone, Grace.

Mon téléphone ? Merde, mon téléphone !

M'écartant, j'attrapai mon portable juste avant que l'appel n'atterrisse sur la boîte vocale.

— Allô ? Allô ? criai-je sans aucune nécessité dans le téléphone.

Michael partit d'un petit rire de gorge, puis s'adossa au sofa.

— Gracie ? Salut, je m'apprêtais à te laisser un message torride, annonça mon Brit.

— Veux-tu que je raccroche pour que tu puisses le faire ? m'enquis-je, légèrement essoufflée.

Me levant péniblement du sofa, je gagnai la chambre, hors de portée d'écoute.

— Non, non, je préfère te dire de vive voix ce que j'aimerais être en train de te faire... comme ça je pourrai t'entendre réagir.

Je pouvais, moi, entendre sa voix passer en mode Johnny la Mordille. Impossible de lui résister quand il mordillait cette lèvre inférieure – à se damner, c'était certain !

— Tu veux que je réagisse, hein ? répondis-je, me demandant comment flanquer Michael dehors avant que Jack me fasse jouir.

J'allais retourner dans le séjour quand l'intéressé apparut dans l'embrasure et s'appuya contre l'encadrement.

— Je file, Grace. À demain, articula-t-il, obligeamment à voix basse.

J'agitai la main en signe d'au revoir puis le raccompagnai à la porte, toujours à l'écoute de Jack, lequel poursuivait :

— Oui, ma chérie, je meurs d'envie de t'entendre réagir à mes caresses talentueuses, comme quand j'exerce ma magie sur toi à l'aide de mes doigts...

Mon corps palpita, comme il le faisait toujours dès que je l'entendais prendre cette intonation. Merde

alors, il pouvait m'exciter en presque deux secondes et demie ! Même quatre mille cinq cents kilomètres ne suffisaient pas à atténuer son aura sexuelle ! Quand il voulait une réaction de moi, il l'obtenait – même au-delà de la ligne continentale de partage des eaux !

— Alors comme ça, tu meurs ? m'esclaffai-je tout en ouvrant la porte d'entrée pour Michael.

Ce dernier s'arrêta, me regarda comme s'il était sur le point de dire quelque chose, puis leva une main en un geste d'au revoir. Je le lui rendis en souriant, et il disparut dans le couloir.

— Mais d'abord, Fofolle, j'ai une grande nouvelle, reprit Jack alors que je verrouillais la porte, m'adosais contre, puis soupirais.

— Ça va, ma douce ? s'inquiéta-t-il.

— Ça va. Tu me manques, c'est tout, murmurai-je, sentant une boule dans ma gorge.

Tout à coup, il me manquait tellement que c'en était douloureux.

— Alors tu seras ravie quand je t'annoncerai ma nouvelle, ma chérie.

— Et quelle est-elle, je te prie ? m'enquis-je, n'osant pas espérer que ce soit ce que je voulais.

— Je viens te voir.

Je fermai les yeux, renversai la tête contre le battant, et articulai un remerciement silencieux.

— Gracie ? Tu es là ?

— Je suis là, George, chuchotai-je, la gorge serrée. Et je n'aurais pu recevoir de meilleure nouvelle. Je suis aux anges !

Un sourire qui aurait pu rivaliser avec celui du Joker de Jack Nicholson se dessina sur mon visage. Puis je partis d'un fou rire, incapable de m'arrêter.

Je riais si fort que je commençai à en pleurer, et je ne pus qu'imaginer de quoi ça devait avoir l'air à l'autre bout de la ligne.

Jack s'esclaffa avec moi, se prêtant à cet accès d'hystérie avec la patience d'un saint. Non, vraiment aucun homme de vingt-quatre ans sur cette planète n'avait sa tolérance, surtout quand il était question de moi.

Quand, enfin, je me fus suffisamment calmée pour reformuler des phrases, je soupirai profondément puis rampai vers le sofa depuis l'endroit où je m'étais écroulée, devant la porte. Je parvins finalement à me hisser de nouveau dessus, grognant de manière théâtrale.

— Qu'est-ce que c'était que ça, Sheridan ? s'enquit-il en s'esclaffant à nouveau.

— Juste une petite crise de nerfs, Hamilton. Alors, quand arrives-tu ? Ne me dis pas que tu es déjà dans le couloir !

Je souris, le cœur bondissant à la pensée qu'il puisse être si proche.

— Non, désolé. Je serai là vendredi soir, toutefois. Est-ce assez tôt pour toi ?

— Tu seras là dans quatre jours ? piaillai-je, m'arc-boutant sur le sofa comme tous les muscles de mon corps se bandaient involontairement.

— Oui, m'dame. Seras-tu prête pour toutes ces péripéties sexuelles ? taquina-t-il, sa voix de nouveau étouffée.

— Je t'éreinterai tant que tu ne pourras pas reprendre cet avion, Doux Dingue ! Combien de temps resteras-tu ? m'enquis-je, ma voix se voilant, elle aussi.

— Et si je te disais que tu vas pouvoir me garder jusqu'à mardi soir ?

Les yeux clos, je me mordis un poing pour réprimer un hurlement.

— Quatre jours ? As-tu la moindre idée des dégâts que nous pouvons nous infliger l'un à l'autre en quatre jours ?

— J'en ai quelques-unes, oui. Que souhaitez-tu que je te fasse d'abord ? demanda-t-il, indiquant le démarrage de la séance téléphone rose.

Je souris de contentement, imaginant toutes les manières dont je pouvais répondre à cette question. Et elles promettaient du spectaculaire...

2

— Alors, que prévoyez-vous de faire ce week-end, tous les deux ? Comme si je ne le savais pas déjà !

L'intonation de Holly me fit sourire.

— Crois-le ou pas, nous avons bel et bien fait certains projets qui n'incluent pas un lit, affirmai-je. Nous allons voir un spectacle samedi soir, et une nouvelle exposition au MoMA dimanche. Entre mon planning de répète et ses interviews, c'est à peine si nous disposerons de quelques moments de calme, soupirai-je, m'étirant sur le vieux divan, au fond du studio.

Holly appelait de L.A. entre deux conférences téléphoniques de début de matinée. Être ma meilleure amie et mon agent – sans parler d'être celui de Jack – était un rôle multifacette qu'elle assumait vraiment bien jusqu'ici. Elle était très douée pour son métier, particulièrement avec les nouveaux talents comme Jack. Elle élaborait sa carrière avec précision, veillant à ce qu'il soit visible, mais pas surexposé.

Et en parlant de Jack, il arrivait ce soir ! Son vol atterrissait aux environs de dix-sept heures, et je

devais le retrouver à son hôtel. Nous ne voulions pas perdre de temps, et je m'attendais à ce que nos bonjours soient promptement suivis de l'arrachage de ma culotte.

— Pourquoi ai-je l'intuition que les moments de calme ne seront pas au menu ce week-end de toute façon ? Par contre des moments hurlants, sûrement ! rétorqua-t-elle avec un petit rire, se remémorant à n'en pas douter les miaulements qu'elle avait dû endurer pendant toutes ces semaines chez elle.

Je piquai un fard. Jack me faisait en effet crier plus fort qu'aucun homme avant lui, mais il y avait aussi d'autres nuits où il me laissait sans voix. Bon sang... Y avait-il un moyen d'accélérer le temps ?

— Alors, comment ça va, côté spectacle ? Michael et toi vous entendez-vous toujours, ou lui as-tu déjà arraché les yeux ?

— Non, à vrai dire tout se déroule étonnamment bien. J'avais oublié qu'il était super drôle, et nous nous éclatons vraiment ensemble. C'est comme si nous n'avions jamais cessé d'être amis.

J'étais si heureuse que nous ayons mis le passé derrière nous.

— Uh-huh, fit-elle.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Rien. Je dis juste « uh-huh », éluda-t-elle, le sourire de retour dans sa voix.

— Holly, tu ne dis jamais rien sans que ça ait une signification. Alors crache, chipie !

— Je suis juste ravie que vous soyez de nouveau amis, tous les deux. Et ce n'est pas bizarre du tout ? Aucune ancienne alchimie qui rôde, rien qui plane entre vous ? insista-t-elle.

— Non, absolument aucune. Merci de demander, cependant, petite fouine !

Je m'esclaffai. Il ne se passait *vraiment* rien. Alors que Michael et moi consacrons beaucoup de temps à évoquer nos souvenirs, nous n'avions pas abordé les sentiments que nous éprouvions l'un pour l'autre à l'époque, pas plus que l'éventuel impact qu'ils pourraient avoir sur le présent. Je songeai brièvement à ses yeux rivés aux miens pendant le match du pâté impérial, puis repoussai aussitôt cette pensée et changeai subtilement de sujet :

— Alors, quand viendras-tu me rendre visite, abrutie ?

— Habile. J'essaie de me débrouiller pour arriver avant Thanksgiving. D'ailleurs, où prévois-tu de le passer ? Peux-tu revenir ici, ou seras-tu toujours en répétition ?

— Je l'ignore, mais je suppose que je serai encore ici. Hé, je vais pouvoir voir la parade de Macy's de près ! Ce sera plutôt cool ! m'exclamai-je.

Je n'avais pas vraiment réfléchi aux vacances à venir.

— Alors peut-être vais-je attendre pour venir plutôt à ce moment-là. Je ne peux pas laisser ma meilleure amie seule le jour de la dinde !

— Oh, comme c'est gentil, ma puce. Tu sais bien qu'il n'y a personne d'autre avec qui je préférerais partager des ignames qu'avec la chieuse que tu es ! repartis-je avec un petit rire.

— Alors, il débarque quand ? demanda-t-elle.
J'ignorai l'évident sous-entendu.

— Vers dix-sept heures. J'ai répétition ici toute la journée, mais tant mieux. Ça m'empêchera d'y

penser. Je suis tellement excitée ! Je ne m'attendais vraiment pas à ce qu'il me manque à ce point !

Je m'adossai au canapé en soupirant. Il n'était même pas encore l'heure du déjeuner, et je n'ignorais pas que cette journée serait atrocement longue.

Six heures avant de boum-boum...

— Autant que je te le dise : il est comme un chiot perdu sans toi, déclara-t-elle.

— Vraiment ?

— Ouais. Il fait de la promo à la pelle et sort beaucoup avec ses amis le soir, mais je vois bien qu'il préférerait être avec toi, à regarder tes affreuses *Golden Girls*.

— Mais bien sûr, je ne doute pas qu'il préfère être sous la couette à regarder Bea Arthur plutôt qu'en virée en ville, raillai-je.

— Ne sois pas idiote, Grace. Ce garçon est amoureux. Laisse-le donc se languir de toi !

Je me mordillai pensivement la lèvre inférieure.

— Je sais que je lui manque. Il me manque, à moi aussi. Beaucoup.

Juste à ce moment-là, Michael entra dans le studio avec le directeur musical.

— Hé, Holly, je dois y aller. Je te rappellerai un peu plus tard ce week-end, dis-je, m'extirpant du canapé pour me diriger vers le piano.

— Ne t'avise pas de m'appeler alors que tu devrais être en train de baiser ton Brit lubrique à mort ! Je t'aime, salut ! décréta-t-elle avant de raccrocher.

Je raccrochai à mon tour en souriant.

— C'était Holly ? s'enquit Michael avec un sourire.

— Ouaip, elle me me harcelait, m'esclaffai-je alors que nous feuilletions les partitions.

Interrogée à ce propos, Newman a répondu : « Ils sont bons amis. Ils se sont rencontrés à une soirée que j'ai donnée pour plusieurs de mes clients il y a quelques mois. Ils sont amenés à se voir souvent. Ils ne sont pas en couple. »

Néanmoins, pour de nombreuses fans, qu'il se soit volatilisé en compagnie de Grace ou pas, la question demeure : où êtes-vous passé, Jack Hamilton ?



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI
Le 20 août 2017.

Dépôt légal août 2017.
EAN 9782290082690
OTP L21EDDN000574N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion